

VOILÀ, C'EST FINI

LE 4 AOÛT 2010 [ENIKAO]

Alors que le web nous offre un espace illimité où notre esprit peut s'ébattre, de lien en lien, Enikao nous livre un éloge du fini.

Il y a quelques temps déjà, je listais ma **surconsommation** de médias et Philippe Couve venait glisser en commentaire un élément qui allait mettre un peu de temps avant de faire son chemin. Sur le moment, quand il a parlé de **finitude**, j'ai un peu déliré sur la tristesse de la finitude des choses. Quand on est curieux, quand on a une soif intarissable de savoir, quand on se désespère de rater tant de choses parce que l'on n'a matériellement pas le temps de tout ingurgiter (sans même parler de mâcher ni de digérer et d'assimiler), on peut concevoir que la finitude est davantage une tristesse qu'autre chose. Et puis on peut accepter la fin, voire la désirer pour telle. Il y a Gengis Khan pleurant sincèrement quand il n'eut plus de terres à conquérir, il y a les **rôlistes** qui pestent contre les systèmes qui bloquent toute progression une fois un certain sommet atteint, il y a ceux qui veulent toujours plus (« **moar !** » lirait-on sur certains forums), il y a cette envie tenace du cran au-dessus, en quantité comme en qualité. Au final c'est peut-être bien une forme de caprice infantile. Schopenhauer a écrit des choses intéressantes à analyser mais sa théorie sur le malheur profond et insurpassable de l'homme est d'un rare enfantillage. Pour lui, nous ne pouvons connaître le bonheur car nous oscillons périodiquement entre désir inassouvi qui engendre en même temps la frustration et l'envie douloureuse qui n'a de cesse que d'être satisfaite, et par la suite l'ennui qui suit la courte période de satisfaction. Cet ennui dure jusqu'à la prochaine lueur de désir et jusqu'à la prochaine lubie. La roue tourne et on recommence.

La finitude est bonne, elle est souhaitable

Ce sont des foutaises de sale même mal élevé, ou de toxicomane qui cherche la sensation suivante et gère son manque et sa tolérance. Si l'humanité était réduite à des satisfactions aussi basiques, sans pour autant qu'elles soient primales (l'objet du désir peut tout à fait être complexe, comme un coucher de soleil dans un cadre enchanteur, un sourire et un regard appuyé d'une personne chère, ou une jolie paire d'escarpins qui irait tellement bien avec le morceau de tissu italien ayant coûté un bras), alors nous ne serions pas bien différents de créatures, disons, plus sommaires. La finitude est bonne, elle est souhaitable. Manger alors qu'on a atteint un stade de satiété tout à fait correct, pourquoi pas si on satisfait une forme de gourmandise. Ou bien si l'on se gave pour des raisons sociales incontournables, par exemple si la grand-mère ne comprend pas que l'on ne reprenne pas une quatrième fois du plat qu'elle a préparé avec amour et demande insidieusement si on est malade ou si on n'a pas aimé. Boire un peu plus pour ressentir les effets de l'ébriété ou pour accompagner un toast, pourquoi pas. Faire des cochonnetés malgré une certaine fatigue physique parce que l'autre a encore de la réserve et qu'on veut lui faire plaisir, c'est tout à fait envisageable. Là encore tout est question d'équilibre. Hélas nous ne sommes pas dans une société qui prône la mesure. Le progrès se mesure en ratio, en pourcentages de progression (parts de marché, valeur des actions...), en rapidité accrue, en gain, en croissance, en taille plus compacte (miniaturisation dans l'électronique) ou au contraire en taille démesurée (pensons aux projets hôteliers à Dubaï). Davantage, c'est mieux. Moins, ça fait timoré, ça manque d'ambition, c'est presque suspect, c'est presque rétrograde. Dommage. S'arrêter a du bon. Un bon panneau stop pour ne plus faire un pas. Dire non à ce qui est superflu. Mesurer l'effort à produire pour l'étape d'après et juger que ce n'est pas nécessaire. Ni même satisfaisant. Couper les ponts de relations toxiques.

Lire sur des formats finis a changé quelque chose



Dans un domaine où la croissance est exponentielle comme l'information, il faut bien trouver son propre point d'équilibre si on ne veut pas simplement disjoncter, le cerveau encombré de flux qu'il n'arrive plus à traiter dans le peu de temps qu'on lui accorde. Ou bien fixer arbitrairement une limite. Étant parti quelques jours dans une île, et ne tenant pas à engloutir le budget annuel de l'Angola en connexion 3G, j'ai fait le plein de livres et de magazines. Ne pas se connecter pour lire en ligne et lire sur des formats finis a changé quelque chose. Une part de stress s'est évaporée : pas de liens contextuels (quelques URL ici et là dans les magazines, bien sûr, mais pas tant que ça), pas de « pour aller plus loin », pas d'articles en rapport. Une fois qu'on est arrivé au bout de son journal, on commande une autre boisson et on plie. Ou on relit un encadré, ou on revient sur une page que l'on a passée sans la lire. Mais on arrive au bout de quelque chose. Il n'y a pas d'*après*, et c'est appréciable.

La fin, c'est ce qui permet de regarder en arrière

C'est quelque peu difficile à expliquer car la sensation est diffuse dans sa puissance autant que répandue et enveloppante, mais il y a là le sentiment du travail accompli. C'est littéralement que l'on tourne la (dernière) page. L'acte n'est pas en suspens, ce n'est pas un flux temporairement retenu par un barrage jusqu'au prochain moment de connexion. C'est un acte isolé, complet, qui se suffit à lui seul, du moins dans l'espace-temps qui lui est alloué. C'est peut-être là-dessus que misent les concepteurs de magazines électroniques sur plateformes mobiles comme l'iPad. Le moindre site de média en ligne est une mine sans fond : le contenu accessible et les liens à explorer sont riches, mais peut-être trop pour celui qui a la tentation du clic. Alors que le magazine numérique, celui qui est vraiment multimédia et pas un simple PDF, embarque des contenus sonores, vidéo, des liens potentiels, mais apporte également la finitude. La fin, c'est ce qui permet de regarder en arrière. C'est ce qui donne tout le temps nécessaire au bilan, à l'analyse, à la satisfaction pleine et entière de ce qui a été accompli. Quitte à ce que la conclusion soit un recommencement ultérieur, sur d'autres bases ou à l'identique : il y a de petites fins, et des fins définitives. Savoir imposer une fin est un bon coupe-faim quand celle-ci devient gloutonne, immodérée et grotesque. D'ailleurs, il est temps d'achever ce billet. Fin. — Billet initialement publié chez **[Enikao]**
Image CC Flickr **caribb** et **postaletrice**

CITIZENCLO

le 22 novembre 2010 - 11:00 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK

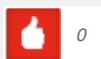


Un débat passionnant s'est déroulé sur le sujet "Contre l'Info Low cost, vive la Slow Info" aux quatrième assises internationales du journalisme qui sonnent le tocsin du réveil d'une presse de qualité.

Des photos sont disponibles sur <http://www.bloggerswithoutborders.wordpress> et bientôt un dossier sur la question!

CitizenClo pour BWB

VOUS AIMEZ



0

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE

1 ping

Les tweets qui mentionnent Voilà, c'est fini » Article » OWNI, Digital Journalism -- Topsy.com le 4 août 2010 - 10:15

[...] Ce billet était mentionné sur Twitter par Olivier Cimelière, Sophie Roux et Dobby Tictocard, Owni. Owni a dit: [#owni] Voilà, c'est fini <http://goo.gl/fb/UheKO> [...]